

Le Jorat

Autor(en): **Secrétan, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 22

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

somme fût énoncée : deux cent *quatre-vingt-dix-sept* francs... »

Pourtant, le mot *nonante* est accepté par toutes les administrations de l'Etat. La Banque de France l'admet sur ses billets. La douane et l'octroi ne s'en offusquent pas !

Le sévère dictionnaire Littré donne la définition suivante de l'adjectif *nonante* : « Nom de nombre cardinal composé de neuf dizaines. »

C'est clair... Et le même Littré ajoute avec son bon sens :

« Nonante a vieilli et c'est dommage... Il est resté très usité en Suisse, en Savoie et dans le Midi de la France... »

Au surplus, un mot, c'est comme un homme... Il peut vieillir tout en se portant bien... Si vous aviez 90 ans, ami lecteur, vous n'admettriez pas que l'on vous qualifiât de mort. Vous n'admettriez pas davantage qu'on vous appelât : quatre-vingt-dixgénénaire... Vous tiendriez au titre de nonagénaire, qui provient de *nonante*, comme vous savez...

Et voici encore ce qu'écrivait à ce propos, à un journal français, M. J. Bois, à Marseille, auteur d'un dictionnaire lexicographique de plus de 57,000 mots.

« Peut-être jugerez-vous naturelle mon intervention si je vous dis que je suis l'auteur d'un dictionnaire lexicographique de plus de 57,000 mots. Or, voici ce que je dis au mot : *quatre-vingts* :

« Ce mot barbare a été substitué sans raison valable au mot *octante*, qui est seul régulier. Il en est de même des mots *soixante-dix* et *quatre-vingt-dix*, qui devraient rester *septante* et *nonante*, puisque ceux-ci expriment parfaitement et étymologiquement les nombres qu'ils représentent. On dit, en effet, *trente-trois*, *quarante-quatre*, *cinquante-cinq*, *soixante-six*, et l'on devrait continuer par *septante-sept*, *octante-huit*, *nonante-neuf*... »

* * *

L'administration des postes françaises paraît avoir un langage et une orthographe spéciaux. On voit dans tous les bureaux de Marseille l'inscription suivante : *Vente de timbres-poste*, sans s à poste...

Pourquoi ? La règle est pourtant femelle :

« Quand un mot composé est formé de deux substantifs ou d'un substantif et d'un adjectif, ils prennent tous les deux la marque du pluriel ».

Mais à cela d'autres répondent :

— Pardon ! Notre expression signifie un timbre de la poste et dix timbres de la poste. Donc, ce dernier mot doit toujours rester au singulier...

Mais cette explication n'est pas du tout valable !... On disait jadis, la poste aux chevaux, mais maintenant on dit partout : les postes. Lisez les en-tête officiels et les inscriptions gravées sur les façades des monuments publics. Les uns et les autres disent administration des postes. Le directeur s'appelle : directeur des postes et on dit : employé des postes et non de la poste.

En observant donc la logique, on doit par conséquent dire : un timbre des postes et non un timbre de la poste, de sorte que, même sans l'aveu de la règle grammaticale, la phrase : *Vente de timbres-postes* doit logiquement se terminer par une s.

L'ADIEU DE JOSEPH

Le secrétaire municipal d'une commune des bords du Léman a reçu, il y a quelques jours, la missive suivante. Elle émane d'un de nos braves voisins de la Savoie, qui se figure être la victime de toute sorte de machinations et qui fait part de son intention d'aller planter sa tente ailleurs. Nous reproduisons sa lettre en respectant religieusement l'orthographe.

*

X^{...}, le 7 mais 1910

Monsieur le Graifier Municipale,

Monsieur,

Jes lonneur de vous ainfortmes que je ne reste plus a X^{...}. Vous aures la bontes de me faire parvenir mes papier que vous devez avoir den votre burau sivouplet. Puisque les êtrenger son maipriser a se poin a X^{...} Je veus taler ganier ma vie alieur que la mois et mes enfens mes papier son enqour valable pour cette anée lannes prochène jirè peyer mes impo dent sune otre caumune et pour peyer de sainpos dent sune commune ou je suit mespriser je nen peyerer plus nounge somme bont que pour donner de largen mes pour être bien vu il faut être sour muet et aveugle quon ne puise rien voire rien entendre rien dire il faudrè se lèsser équraser comme on nèqurase une mouche et ne rien dire Monsieux prenes bien par a cette lettre de me remettre mes papier le plu vite possible Sivouplet Monssieurs.

Récevais mes saincere salutation.

JOSEPH ...

FLEURS QUI PASSENT

M. Otto de Chastonay, avocat, à Sierre, a recueilli, tandis qu'il en est temps encore, les légendes qui se rattachent à Vercorin (Valais). Il en publie quelques-unes dans les *Archives suisses des Traditions populaires*, d'où nous extrayons celle que voici.

La peste noire.

La peste noire, ce terrible fléau qui jadis avait décimé le Valais, n'avait pas épargné le tranquille site qu'est Vercorin. Voici comment sa néfaste apparition est demeurée gravée dans la mémoire de la population :

En ce temps là, les jeunes filles de Vercorin raffolaient de la toilette. Elles aimaient à s'habiller de robes aux couleurs les plus vives pour attirer les regards des beaux garçons du village. Mais rien n'était comparable aux soins jaloux qu'elles prenaient pour avoir un petit pied moulé dans une fine chaussure. Les cordonniers de l'endroit ne parvenaient pas à satisfaire les exigences de leurs clientes. Or, un jour, un homme du nom de Porti venait de Chalais avec son cheval à vide. Près de la chapelle de Bouillette, il rencontra un étranger ; ses chaussures étaient en poussière et son visage tout en sueur. Sur son dos, il portait un petit sac. Tout faisait supposer qu'il venait de loin. L'inconnu aborda notre Porti et lui demanda si le chemin était encore long pour aller à Vercorin. « Non, lui répondit Porti, nous n'avons plus qu'une petite demi-lieue et nous y sommes, car je vais aussi à Vercorin, moi. » Ils allèrent ainsi du même pas, Porti tenant le cheval par la bride. Le pas de l'étranger devint de plus en plus lourd, plus lent. Le chalaisard ralentit de son côté le pas et pour passer le temps entama la conversation avec son compagnon. Il le questionna : d'où il venait, ce qu'il allait faire à Vercorin, le métier qu'il exerçait. « Je suis cordonnier de mon métier, répondit l'autre, pour vous servir. » « Oh ! alors vous aurez de l'embauche là-haut ; à Vercorin les jeunes filles sont toutes mécontentes de nos cordonniers qui ne savent faire des souliers à leur goût », dit Porti, et l'inconnu de répliquer : « Eh bien moi, je leur ferai des chaussures qu'elles ne pourront user de toute l'éternité. »

Harrassé de fatigue, notre cordonnier ne put plus avancer ; aussi demanda-t-il à son compagnon la faveur de monter à cheval, ce à quoi Porti consentit bien volontiers. Mais à peine avait-on fait un bout de chemin, que le cheval commença à suer à torrents, et haletant, ne put avancer que très lentement. Intrigué de cette chose insolite, le conducteur dit à son compagnon de route : « Or ça, comment ça se fait-il que mon cheval sue ainsi à grosses gouttes, mon cheval si fort et tout dispos, qui me trans-

porte sans cela d'un trait de Chalais à Vercorin, sans mouiller un poil ? C'est drôle tout de même, vous qui êtes tout maigre. Il faut me dire ça : qui êtes-vous ? Le cavalier dit : « Faut pas avoir peur, écoutez, je suis la mort ». A ces mots, Porti, tomba à terre frappé de frayeur. La mort le releva, le rassura et lui dit : « Demain tu auras plus de vingt vaches et cent fromages, cela parce tu as eu pitié de moi. Je vais à Vercorin et demain à la grand-messe j'entrerai dans l'église et de ma main je toucherai les personnes qui aussitôt mourront. Quand tu croiras qu'il y a assez de victimes, te me diras, du haut de ta loge où tu auras soin de te placer, cette seule parole : *Orou* (arrête!). A ces mots, la mort aura terminé sa mission. Mais de tout ceci tu ne diras rien à personne. »

Ainsi causant, ils arrivèrent à Vercorin. A l'entrée du village les voyageurs se séparèrent. Dire que Porti ait passé une nuit tranquille ne serait pas croyable. Balancé entre la crainte des choses qui allaient arriver et la joie de devenir riche, il attendait le jour.

Le lendemain, dès que les cloches eurent tinté pour la dernière fois, Porti entra dans l'église et se plaça au fond de la loge, anxieux de ce qui allait se passer. A l'offertoire, l'étrange cordonnier parut, passa par la grande allée, toucha à droite et à gauche les personnes qui aussitôt tombèrent raides mortes. Leur visage devint noir foncé. La mort s'avança toujours frappant ici, frappant là, et toujours les personnes touchées tombèrent. Plus mort que vif, notre homme aurait voulu crier cent fois le mot confiné, mais la peur avait fermé sa bouche. Déjà la mort s'appêtait à monter au chœur et allait se diriger vers l'autel, lorsque tout à coup Porti cria de tout ce qui lui restait de force : « *Orou* ». A ce mot, la mort disparut comme par enchantement, mais l'église était jonchée de cadavres noirs comme la suie. Les vivants suffirent à peine pour enterrer les morts. Des familles entières furent détruites. Les Mani et les Bertet furent extirpés ; des Porti il demeura seul. Leurs bien passèrent dans les mains des survivants et ainsi Porti arriva en possession de plus de vingt vaches dont treize reines *sonallières* (portant sonnettes) et cent fromages, comme le cordonnier le lui avait promis la veille.

On dit que, depuis lors, les jeunes filles de Vercorin ont perdu tout goût à la toilette et surtout pour les petits pieds.

Pour punir celles-ci du malheur qu'elles avaient attiré sur la commune par leur passion, interdiction est faite à toute jeune fille de danser le jour du patron avec les militaires qui se divertissent sur la place de Pancrace de Courten.

Et encore aujourd'hui cette interdiction est rigoureusement observée.

LE JORAT

A la demande d'un de nos fidèles lecteurs et collaborateur d'occasion, nous reproduisons deux fragments des *Paysages vaudois*, de Charles Secrétan. Les représentations de Mézières leur donnent un regain d'actualité.

Notre soleil est un astre jaune, en train de se refroidir et déjà froid peut-être au prix des grands soleils bleus qui le regardent. Sur le rang de notre système dans l'univers, y aurait donc lieu d'enquêter, comme disent les experts en la science héraldique. En revanche malgré les prétentions du petit Mars, il est parfaitement incontestable que la Terre est, pour le moment, la plus belle des planètes : l'énorme Jupiter est sans consistance, malgré son âge c'est un gros enfant ; Vénus ne doit son joli nom qu'aux coquetteries dont elle use pour exciter notre désir, brillante à distance, de près on ne connaît plus rien, lorsqu'elle ne disparaît dans les rougeurs ou dans les brumes de notre atmosphère, elle se voile de la sienne propre.

Quant à la troupe des autres, elles ne valent pas d'être nommées.

La Terre donc est, à notre connaissance, le plus beau des astres et, dans ses proportions modestes, le plus achevé. Ce qu'il y a de plus beau sur la terre, ce sont les presqu'îles. L'Europe, serrée à la taille entre la Baltique et le Pont-Euxin, s'élargissant, se découpant à son tour en péninsules secondaires de l'aspect le plus varié, l'Europe si considérable qu'elle a pris rang de continent, l'Europe avec toutes ses infirmités, l'Europe dans sa décadence, hélas ! manifeste, est encore ce qu'il y a de mieux sur la Terre. Les Alpes sont le joyau de l'Europe et du monde. Il y a de plus hautes montagnes et l'on va partout, mais aucun explorateur des Carpathes ou des Pyrénées, des Andes, de l'Altaï, de l'Himalaya, du Kilimandjaro, du Caucase même, n'a osé les mettre au-dessus des Alpes comme grâce et comme beauté (ou du moins si quelques-uns ont risqué cette impertinence, nous n'avons pas vu leurs diatribes, ce qui revient au même pour notre objet). Sans posséder le Mont-Blanc, qui est en France, quoi qu'en pensent de nombreux Français, la Suisse est la première des contrées alpines, preuve en soit le nombre de ses *Grands-Hôtels*. Ce qu'il y a de plus beau en Suisse, chacun l'a dit, c'est le canton de Vaud, cet abrégé de toute la patrie, et dans le canton de Vaud lui-même, c'est naturellement ce qu'il y a de plus vaudois, le Gros de Vaud, comme on dit dans le pays, le Jorat en termes géographiques.

Je conduisis, il y a peu de jours, sur ses hauteurs ensoleillées, un savant qui a vu l'Hymette et le Parnès, peut-être le Parnasse, qui est monté sur la grande Pyramide, et qui, faveur inestimable, a posé son front sur les hauteurs du lac de Génèzareth, où s'assit le Maître.

— Mon cher, dit cet homme sage (il ne me dit pas « mon cher », mais il le pensait) : la beauté n'est la proportion, la juste mesure. Du Jura, la chaîne des Alpes se développe avec plus d'étendue ; le détail, en revanche, ne s'y distingue plus ; c'est bien beau, mais c'est trop loin ; de votre Signal, tout est bien distinct, tout est admirable, mais c'est trop près. Ici, ni trop près, ni trop loin, l'ensemble et le détail, et vous choisissez au gré de votre fantaisie, c'est la perfection.

Et pourtant ce n'était pas encore la perfection ; nous avions devant nous les Alpes, de l'Eiger au Mont-Blanc, avec tous les plans intermédiaires, les bois, les clochers, les châteaux, toute la lyre, mais rien de l'autre côté ; ce n'était pas encore la liberté, la plénitude, la complète satisfaction. Poursuivant notre recherche, nous croyons avoir trouvé ce trésor inestimable un peu plus au nord. Nous n'oserions pas affirmer d'une manière absolue que le plus beau site de l'univers se trouve exactement sur l'échine de notre montagne, entre Thierrens et Villars-le-Comte, mais nous avons au moins de fortes raisons pour croire que c'est le plus admirable lieu de notre système solaire. On est porté là juste au sommet du flot qui descend du Jura et remonte un instant, pour se creuser encore et rejaillir haut à l'orient en blancheurs éternelles. Cette métaphore banale, qui s'impose sur les sommets d'où l'œil embrasse une succession de chaînons parallèles, n'est juste ici qu'en partie. Ni les Alpes, ni le Jura n'y semblent en mouvement, mais soi-même on est sur une vague. Point de précipices ; des deux côtés, d'ailleurs si divers d'aspect, pentes ménagées qui invitent à prendre un élan ; inépuisable variété de tons, de plans et d'accidents, mêlés comme une grande symphonie.

* * *

C'est tout près d'ici, à mi-hauteur du coteau prolongé qui domine les villages de Corcelles et de Ropraz et forme le sommet du Grand-Jorat, c'est dans ces champs un peu froids déjà, mais

encore fertiles, que le laboureur « sifflant après son attelage » a laissé s'échapper, sans le vouloir, l'exclamation qui nous sert d'épigraphe : « Canton de Vaud, si beau ! » On assure même qu'une larme a coulé le long de sa joue, et qu'elle est devenue une source admirable en vertus.

Mais parmi tant de fontaines, je n'ai pas discerné quelle est la véritable.

Les filles qui retournent les foins sur ces esplanades où l'air est si vif, où tant de sommets les regardent, ont bien le sentiment de leurs privilèges ; elles ne vous demanderont pas si vous trouvez leur pays beau : le mot beau n'a pas cette acception dans nos campagnes, on y parle d'un beau porc, d'une belle avoine, non d'un beau site ; mais elles avoueront bien, avec une fierté modeste, qu'autour de leur ferme « c'est assez plaisant ». Plaisant, dans ce vieux langage, s'applique encore à tout ce qui plaît.

Corcelles-le-Jorat, grand village, antique justice et seigneurie, s'abrite en un pli du terrain ; la belle vue y commence à deux pas en arrière, à la hauteur des cheminées. Ropraz n'est abrité que par un épaulement du côté du nord, l'air joue à son gré autour de ce hameau solitaire. Je ne sais rien de plus simplement beau que la vue dont on jouit devant l'humble chapelle de Ropraz, où la Dent du Midi se dessine précisément au-dessus de la Tour de Gourze. On ne va guère en ce pays, dont chacun pourtant sait le nom. Était-ce un de Glannaz, était-ce un Grisot de Forel (encore grands à Fribourg, je crois), ce métral, ou mailtre, ou sire de Ropraz dont parle un naïf fabliau, trop banal pour n'être pas historique ? On ne me l'a pas dit, probablement on n'en sait rien ; mais en revenant sur mes pas, dans la fin de Ropraz je demandai le chemin d'Ussières à une charmante enfant de vingt ans bientôt, debout sur le seuil d'une maison isolée.

— Je sors avec ma sœur, me répondit-elle, nous vous montrerons le sentier ; il va tout droit dans les prés.

L'autre fille, très bien aussi, ne valait pourtant pas sa cadette. Nous fîmes ainsi quelques pas. En les quittant je leur dis, dans une admiration peut-être indiscrete :

— Les demoiselles de Ropraz sont bien toujours aussi jolies que du temps de la chanson.

Leurs éclats de rire me prouvèrent qu'elles m'avaient trop bien compris. L'aventure de Monsu de Ropraz ne leur était point inconnue.

* * *

... Nous étions aux portes de Mézières, dirions-nous pour parler comme tout le monde, quoique ce Mézières-ci n'ait point de porte. La traite à faire était bonne, mais trois lieues de grande route, et de cette route, c'était trop ; je ne la parcourus que dans sa largeur, un peu réduite par le chemin de fer, et je me jetai résolument sur la gauche. Le sentier, assez uni d'abord, ne tarde guère à prendre une inclinaison plus sensible que celle de la grande route, avec laquelle il fait un angle assez aigu, et bientôt il atteint la lisière orientale des grands bois et redevient sensiblement horizontal pendant près d'une heure. On trouve même, au delà du hameau des Cullayes, une plaine aussi nivelée que celle de Bière, et probablement plus étendue, mais différant de notre Champ-de-Mars en ce qu'elle n'est absolument dominée par rien. Nous suivions maintenant le bord extrême du plateau supérieur, du côté des Alpes, étudiant à loisir l'ensemble et les détails d'un panorama non moins surprenant, non moins ravissant que le tableau dont nous avions joui le matin près de la ligne où les eaux se partagent entre les lacs de Morat et de Neuchâtel, entre les sources de la Menthue et les affluents occidentaux de la Broie. Les objets qui forment le contour du paysage sont à peu près les mêmes ; mais la valeur en est différente, et les plans moyens, tout à fait renouvelés, prennent une grande impor-

tance. Nous nous sommes sensiblement rapprochés des Alpes, le Moléson paraît énorme, et les monts gruyériens qui nous en cachent la base, sont si près qu'on y compte à la lettre les sapins, les chalets, les fumées. Ma voisine, qui discerne à l'œil nu les satellites de Jupiter, y verrait combattre, je m'assure, les fiers taureaux fribourgeois.

C'est une véritable vue de montagne : l'œil plonge sur le plateau inférieur, celui des monts de Lavaux, où chaque bois se détache en bosse velue. Gourze à l'extrémité du tableau, vers le midi, se perdant presque dans le cadre, le Pèlerin et son petit massif, que l'œil parcourt jusqu'à la base et qui par les tons et les proportions semble s'allier aux basses Alpes de Vaulruz, dépassent seuls notre niveau ; les autres n'y arrivent pas. L'œil s'amuse de ces taupinières et les dédaigne. Les sommets neigeux, les Diablerets, le Combin, la Dent du Midi le charment sans le fixer : il s'attache à ce qui est droit devant lui, aux monts fraternels de la Gruyère. En vain le sol est aplani sous nos pas ; c'est l'air des montagnes que nous aspirons avec le parfum pénétrant du foin de montagne ; les notes de la trompe des Alpes se détachent dans le murmure de la forêt ; nous voyons la toile blanche sur l'épaule de l'*armailli* : la Gruyère est là, nous y touchons, nous y sommes, nous en subissons le charme entraînant. Elle nous saisit comme la belle de Charmey prit la main de son jeune sire, pour l'entraîner dans la *coraula* qui s'enroule et se déroule en cadence à travers monts et vallées, jusqu'à l'ivresse et l'épuisement.

Ne la craignons pourtant pas trop, cette ivresse ! Notre beau lac, que nous ne voyons pas d'ici, mais que nous sentons à l'ampleur des cavités rayonnantes, c'est lui, c'est l'Alpe qui s'y mire, ce sont nos rochers, nos sapins, nos mousses qu'il faut chérir, pour pouvoir sincèrement dire avec feu Marandin, le prédécesseur des Monnard et des Rambert :

Tsi qu'ama ben sa patria,
Sara todzo prau contèin.

On clôture.

Cette fois, c'est la fin. Le rideau du Théâtre s'est baissé cette semaine sur deux représentations de *Faust* et une de *Barbier de Séville*, qui, si elles ne firent pas salle aussi comble que les *Armailis*, n'en ont pas moins satisfait pleinement les spectateurs.

La saison d'opéra, comme déjà la saison de comédie, aura été brillante. M. Bonarel doit être aussi content que les Lausannois de ces derniers succès. Il l'est ! Et c'est pourquoi nous aurons le plaisir de le revoir l'an prochain à la tête de notre théâtre.

Au Kursaal, le *Mariage de l'Assesseur* s'achève, sans défaillance de la part des interprètes ni du public, vers la 32^e représentation, qui aura lieu lundi soir et qui sera irrévocablement la dernière. C'est donc le moment de profiter : plus que ce soir samedi, demain, dimanche, *en matinée et soirée*, puis lundi soir.

Après, M. Tapie nous donnera, du 3 juin au 15 juillet, trois représentations par semaine. Elles auront lieu les vendredis, samedis et dimanches et seront un vrai spectacle de famille. Leur programme comportera, avec des attractions, du chant, une opérette en 1 acte bouffe, et trois parties de vues inédites du Cinéma Froissart, avec orchestre, bien entendu.

A Mézières, la vogue, fort justifiée d'ailleurs, d'*Aliénor*, se maintient également. Et tous y trouvent un plaisir très grand, « intellectuels et profanes ». Tous subissent la séduction irrésistible du souffle de poésie et d'art qui anime l'œuvre dans toutes ses parties et qui fait des représentations actuelles du Théâtre du Jorat, un spectacle vraiment impressionnant et qu'il faut voir.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.